



UN
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY



Raphaël Majan

LA LÉGION D'HONNEUR



P.O.L

Extrait de la publication

LA LÉGION D'HONNEUR

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004
CHEZ L'OTO-RHINO, 2004
LE COLLÈGE DU CRIME, 2004
LES JAPONAIS, 2004
VACANCES MERVEILLEUSES, 2005
L'AUTEUR DE POLARS, 2005
CRUELLE TÉLÉ, 2005
ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2006
LA GYM DE TOUS LES DANGERS, 2006
AU BEAU MILIEU DU SEXE, 2006
CHAIR AUX ENCHÈRES, 2006

Raphaël Majan



U
N
E

CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

LA LÉGION D'HONNEUR

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Extrait de la publication

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2006

ISBN : 2-84682-164-X

www.pol-editeur.fr

Un sale rhume

Le premier mercredi de mai 200*¹ s'annonce comme une belle journée pour le commissaire Wallance. À onze heures, au ministère et des mains mêmes du ministre, il doit recevoir la Légion d'honneur. Cette distinction ne lui tombe pas dessus par hasard, comme ce n'est que trop souvent le cas depuis qu'on galvaude la décoration personnellement imaginée par Napoléon. Le commissaire l'a méritée par le nombre

1. Nous ne pouvons préciser davantage pour éviter que, par des recoupements chronologiques, des lecteurs identifient le ministre dont il sera question et, partant, sa couleur politique.

d'affaires insolubles qu'il a pourtant su résoudre et sa lutte de chaque instant contre l'insécurité. Bien sûr, dans les hautes sphères, on ne se doute pas que Liberty, qui doit certes son surnom à sa quasi-homonymie avec le héros du film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance* mais aussi à l'idée de liberté et d'indépendance qui s'en dégage même pour les non-anglophones, a une manière bien à lui de combattre l'impunité, assassinant de ses propres mains qui bon lui semble pourvu qu'il se sente capable de découvrir ensuite un coupable inattaquable pour le meurtre. Certainement que si on l'avait su au ministère, on aurait retardé cette remise de médaille, tant les politiciens sont surtout soucieux de ne pas faire de vagues et préfèrent combattre le crime avec des procédés banals et acceptés de tous, quand bien même ils se révèlent inefficaces, plutôt que donner officiellement carte blanche à un policier expérimenté mais dont les succès seraient marqués du sceau d'une originalité infamante.

Au demeurant, la journée ne se présente pas si bien que ça, le commissaire ayant attrapé un sale

rhume en faisant l'amour la fenêtre ouverte durant le week-end. Un orage a éclaté pendant que Martine et lui étaient trop engagés pour s'interrompre, de l'eau a pénétré jusque sur le lit et, sans s'en rendre compte, Wallace a ensuite passé une bonne demi-heure à somnoler les pieds nus dans le bout des draps mouillés et le résultat ne s'est pas fait attendre. La santé de Martine n'est d'ailleurs guère meilleure ces jours-ci mais, elle, il n'y a aucune raison d'honorer officiellement son activité et elle n'a pas à apparaître le nez morveux devant un membre ô combien éminent du gouvernement. Le commissaire a en outre le sentiment, inhabituel chez lui qui a toujours tendance à estimer que la morale est de son unique côté, qu'il s'agit d'une punition divine. Il n'était en effet pas à la recherche à tout prix de ce coût, bien au contraire. Il a commencé à coucher avec Martine parce qu'elle est la femme de son collaborateur chéri et qu'il lui paraissait que c'était la façon idoine de ressouder le couple Lavraut qui battait de l'aile¹. Mais, depuis la nais-

1. Voir *Chez l'oto-rhino* et tous les volumes suivants.

sance d'Anne dont il s'estime le père¹, il préférerait que la mère s'attache au bien-être de l'enfant plutôt qu'à son confort personnel. Or Martine insiste, jouant du chantage affectif (ce serait mauvais pour l'enfant que sa mère manque d'affection) et basement concret (que dirait Lavraut s'il était au courant ?), et Wallance doit régulièrement céder, d'autant que chacun a ses glandes. Mais il ne fait plus jamais l'amour avec Martine sans inquiétude, et si la petite Anne avait justement besoin de sa mère pendant ce temps ? Le fait est qu'il n'est rien arrivé à l'enfant mais un fameux refroidissement à son papa et sa maman.

Ce mercredi matin, Wallance arrive au commissariat de bonne heure, histoire de montrer à ses subordonnés qu'il n'est pas du genre à sacrifier quelques heures de travail sous prétexte que le ministre tient à lui rendre hommage. Il est cependant en petite forme, fatigué parce qu'un rhume est toujours assasin pour le sommeil. Il a les poches bourrées de mouchoirs afin de ne pas se trouver démuné, et ne

1. Voir *Accouchement charcutier* et tous les volumes suivants.

se départit non plus jamais d'une petite bombe de Sinomarin, de l'eau de mer traitée, dont deux pulvérisations suffisent à déboucher momentanément le nez quand la respiration devient vraiment trop difficile. Il a en outre sur lui divers médicaments qu'il n'a pas eu le temps d'acheter avant et, comme il avait oublié sa carte Vitale, il est obligé de garder les emballages s'il veut se faire rembourser. Il n'y en a pas pour une fortune mais il n'a aucune raison d'en faire cadeau à la Sécurité sociale, avec les retenues qu'il se paie sur son salaire. L'ensemble explique qu'il a les poches encore plus gonflées que les sinus mais comment faire autrement ? Il a bien essayé de découper les vignettes avec les ongles mais, naturellement, elles ont résisté et il ne va pas s'énerver indéfiniment à ça avec la journée qu'il doit vivre. Qui sait si, quand la Légion d'honneur lui aura officiellement été remise, les vignettes ne colleront pas à ses doigts comme à des aimants ?

– Eh bien, on peut dire que les honneurs ne vous tournent pas la tête, commissaire, dit Lavraut en arrivant à son tour au travail, étonné d'y trouver déjà son supérieur.

Une telle phrase rappelle à Wallance pourquoi il aime tant son collaborateur, lui enlevant presque tout remords d'avoir couché avec Martine, induisant les conséquences qu'on sait (Anne, le rhume), puisque le couple Lavraut est ainsi mieux reconstitué et son équipier plus joyeux.

– Oh, je ne suis pas le premier à qui la République française juge nécessaire de rendre hommage.

– J'en connais qui seraient moins modestes que vous, commissaire, en rajoute Lavraut avec plus de bienveillance que de flagornerie.

– Ça, c'est sûr, dit Wallance, sortant malgré lui de son rôle et sabotant toute idée d'humilité.

Il imagine comment le divisionnaire Gou, son supérieur, ou Fagis, son subordonné carriériste et détesté, recevraient une telle récompense. Évidemment que ce serait un événement d'envergure mondiale à leurs yeux et que le commissariat entier devrait fondre en félicitations. Dieu soit loué, ça ne se pose pas.

Wallance n'a habituellement que mépris pour le monde bureaucratique et ses décorations entachées

de népotisme et petits services entre amis mais, si ça le récompense lui, c'est que le mode d'attribution n'est pas si bête que ça.

– Alors, Liberty, on s'est mis sur son trente et un ? dit Gou en entrant, plus tardivement car ce n'est pas par un travail de bureau acharné que le divisionnaire a gagné son grade.

Le commissaire est en costume sombre, chemise blanche et sobre cravate, comme son supérieur, d'ailleurs.

– Hé, dit Wallance, un peu gêné.

– C'est vrai que vous n'avez pas l'habitude, Liberty. Pour vous, c'est la première fois, non ?

Naturellement que cette déclaration agace le commissaire, comme si Gou passait sa vie à être fait chevalier de la Légion d'honneur. Il veut répondre du tac au tac mais il éternue, de sorte que toute solennité a disparu quand il peut reprendre la parole.

– Pour la Légion d'honneur, oui, c'est la première fois, dit-il avec le plus d'assurance qu'il peut en cette posture, comme si les décorations étrangères pleuvaient sur lui et qu'il était déjà Grand

Aigle du Tibet et Commodore en chef du crime de Bolivie.

– Mais mouchez-vous, je vous prie, dit Gou à juste titre.

Ce ton du divisionnaire, à croire qu'il serait professeur de bonnes manières, ce que dément formellement sa conduite envers les jeunes stagiaires ouvertes d'esprit et de corps qu'il recrute régulièrement. Sont-ce les événements à venir qui ne poussent pas à la rébellion ? Wallance sort non sans mal un Kleenex de sa poche encombrée et s'exécute.

– Je passe vous chercher tout à l'heure. On ira tous ensemble, dit Gou en laissant, contradictoirement au ton de sa réplique précédente, la porte ouverte derrière lui, de même qu'il était entré sans frapper, corroborant la triste idée que trop répandue dans le reste de la population selon laquelle les policiers ne méritent aucun égard, à part les divisionnaires.

Le commissaire, tout à son honneur, passe pour l'instant sur ça, enchanté qu'on lui ait fait la surprise de se rendre au ministère en groupe pour que

tous ses hommes soient témoins de son triomphe, et ne voulant pas gâcher une si belle journée par l'assassinat en flagrant délit d'un supérieur qui risquerait de tout compromettre. Il comprend mieux pourquoi Fagis aussi est par exceptionnel si bien vêtu : pour tâcher de se faire bien voir du ministre. Wallance est quand même indigné que des policiers, indignes de ce nom, puissent croire que leur carrière sera mieux servie par un arrivisme fait d'habillement et de politesse que par un dévouement sans faille à l'arrestation de coupables quels qu'ils soient.

En famille vers le ministère

On part dès dix heures pour être sûrs de ne pas arriver en retard. En fait, on n'est que cinq et on tient dans une seule voiture. Toujours prêt à rendre service, Lavraut est au volant, avec à côté de lui Gou, confortablement installé sur le siège du mort. Derrière, outre Wallance, il y a Fagis et Nathalie Malicorne, la belle Guadeloupéenne en habit de gala, à savoir un ensemble rouge vif moulant à souhait. Sans être misogyne, le commissaire estime que les femmes ont des possibilités contraires à la parité, les hommes en étant dépourvus, de manifester leur

soif de monter en grade. Il est serré entre les deux et commence à trouver que ce n'est pas une si bonne idée d'être tellement accompagné pour une cérémonie dont il est après tout l'unique héros.

Comme par un fait exprès, il y a des encombrements. Ils ne roulent pas depuis cinq minutes qu'ils sont arrêtés par une camionnette de livraison.

– Le gyrophare, dit Gou en le saisissant sous la boîte à gants et le tendant à Nathalie Malicorne pour que ce soit la jeune femme qui ouvre sa fenêtre et le dépose sur le toit, effort sans doute au-dessus de la force de travail d'un divisionnaire, à moins qu'il ne s'agisse pour lui que d'adresser la parole à sa subordonnée, dans son entreprise de drague qui, à l'en croire, a reçu un meilleur accueil que celle de Wallance lui-même.

Fort de la sirène, Lavraut déboîte et accélère continûment jusqu'à ce que, comme ça arrive souvent dans ces cas-là quand on ne fait pas attention, une voiture se rabatte mal en sens inverse et boum. Le commissaire voudrait sortir immédiatement mais, étant au milieu, il lui faut attendre que tous les autres se soient extraits du véhicule, à part Gou

qui jugerait indigne de son grade de lever ses fesses quand il peut rester à se reposer. Lavraut, Fagis, Nathalie Malicorne et Wallance arguent de leur qualité de policiers auprès de la conductrice accidentée, une femme d'une quarantaine d'années, blonde, élégante, assez au goût du commissaire. Elle ne semble pas impressionnée par les gesticulations des policiers, notant elle-même sur son carnet les noms inscrits sur les cartes qu'ils lui présentent comme des menaces et qu'elle reçoit comme des arguments, des éléments qu'elle-même pourrait utiliser. Ils la laissent partir pour ne pas perdre plus de temps.

Ce n'est que quand tout le monde est réinstallé dans la voiture que Lavraut se rend compte que le pneu avant gauche est crevé.

– Quelle conne, cette Isabelle Agatte, dit Wallance en lisant l'identité qu'il vient de relever.

– Ça, vous pouvez le dire, Liberty, dit Gou, se départant un instant de son équanimité.

Habillés comme ils sont, aucun des policiers ne se propose pour changer la roue, tâche salissante quoique moins que vérifier le carburateur qui leur

pend au nez, on sait comment ça commence mais pas comment ça finit quand on se met à toucher à la moindre automobile. Par chance, il y a un garage à deux cents mètres. Les employés ricanent quand la voiture arrive armée de son gyrophare en pleine action mais à deux à l'heure.

– Arrêtez donc cette sirène, c'est ridicule, dit Gou.

Et de nouveau Nathalie Malicorne se penche acrobatiquement à l'extérieur, et de nouveau le divisionnaire se retourne grossièrement et n'en perd rien.

Le garagiste comprend que le temps de la plaisanterie est terminé quand il voit les cartes de la Police nationale.

– On est pressés, dit stupidement Lavraut comme un simple particulier, comme s'ils avaient à justifier de quoi que ce soit d'autre qu'être policiers pour passer de plein droit avant tous les autres clients.

– Une Légion d'honneur, précise Wallance pour que le garagiste saisisse bien qu'il n'a pas à faire au tout-venant de la police mais il éternue en le disant, rendant peut-être ses mots inintelligibles.



Raphaël Majan
La Légion d'honneur

Cette édition électronique du livre
La Légion d'honneur de RAPHAËL MAJAN
a été réalisée le 15 mars 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2006
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846821643 - Numéro d'édition : 145612).
Code Sodis : N44397 - ISBN : 9782818004562
Numéro d'édition : 229886.